



PHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE  
 État d'urgence tente de faire tomber les frontières, invisibles mais bien présentes, entre les Montréalais riches et pauvres, professionnels ou sans abri, qui partagent le même espace tous les jours sans jamais communiquer. Tout le monde mange la même soupe, à la même table...

## État d'urgence: un affront à l'inertie

L'action terroriste socialement acceptable invite les Montréalais à sortir de leur bulle. Dans leur camp de réfugiés érigé place Émilie-Gamelin, en plein coeur du centre-ville, Annie Roy et Pierre Allard attendent les nantis et les habitants de la rue du 1<sup>er</sup> au 5 décembre prochains. La vraie rencontre aura-t-elle lieu ?

NATHALIE COLLARD

Annie Roy est peut-être une terroriste, mais elle n'est pas kamikaze. Elle ne se fera pas sauter contre un autobus scolaire pour attirer l'attention. Son arme, c'est l'art, la réflexion, la conscientisation. Avec son conjoint Pierre Allard, elle a fondé l'Action terroriste socialement acceptable (ATSA), un collectif politique qui organise, encore cette année, l'événement *État d'urgence*, camp de réfugiés d'une durée de cinq jours monté « dans l'urgence » sur la place Émilie-Gamelin.

*État d'urgence* — qui en est à sa cinquième présentation — n'est pas un festival du pauvre ou du *multi-poqué*. C'est une tentative de faire tomber les frontières, invisibles mais bien présentes, entre les Montréalais riches et pauvres, professionnels ou sans abri, qui partagent le même espace tous les jours sans jamais communiquer.

Pendant cinq jours, 24 heures sur 24, Annie et Pierre attendront donc les Montréalais dans leur immense camp de réfugiés érigé sur la grande place en face du terminus et de la place Dupuis. Deux immenses tentes blanches accueilleront la musique engagée de Loco Locass, l'humour cinglant des Zapartistes, les Laboratoires déjantés du comédien Stéphane Crête...

Un gargantuesque banquet est également prévu durant lequel les plus grands chefs en ville — Normand Laprise, Martin Picard, etc. — serviront un repas gastronomique dans de la VRAIE vaisselle (pas de vaisselle en carton) à plus de 150 sans-abri qui seront choisis par les différents orga-

nismes qui travaillent dans la rue et qui les connaissent bien.

« Ce n'est pas un festival tout beau, tout léché, explique Annie Roy. C'est une occasion de montrer qu'on peut encore avoir des rapports humains à l'échelle normale à Montréal. »

### Événement précaire

Il y a deux ans, sans doute à cause du mot « terroriste », l'administration Bourque a reculé et forcé l'annulation de l'événement à la toute dernière minute.

Annie Roy est encore en colère lorsqu'elle reparle de sa rencontre avec Jean Fortier, alors président du comité exécutif de la Ville de Montréal. « Il nous a fait venir dans son bureau à la veille de l'événement, raconte-t-elle avec fougue. Il nous a fait poireauter une demi-heure dans le couloir puis nous a rencontrés cinq minutes. La seule chose qu'il nous a demandée c'est : Savez-vous combien il y a de sans-abri à Montréal ? Il nous a forcés à annuler l'événement alors que tout était prêt et qu'on était à la veille de l'ouverture. On était atterrés. »

Depuis l'arrivée de Gérald Tremblay à l'hôtel de ville, Montréal ne met plus de bâtons dans les roues de l'ATSA. Le maire a même participé au banquet l'an dernier.

Cela dit, *État d'urgence* n'est pas encore devenu l'événement où les politiciens vont se faire photographier parmi les défavorisés pour soigner leur image. Ce n'est surtout pas le but d'Annie Roy, qui souhaite plutôt que son « festival » soit un endroit où l'on s'amuse tout en réfléchissant aux inégalités qui subsistent dans

notre société. « On veut déstabiliser la conscience en mêlant tout : spectacles, bouffe, amuseurs publics, discours qui dérangent... Les gens doivent être ouverts d'esprit quand ils viennent ici. »

### Faut que ça bouge !

Rencontrée une semaine avant l'événement, Annie Roy, petite blonde bouillonnante et déterminée, tréigne littéralement. « J'aime que cet événement soit créé dans l'urgence, explique-t-elle. Notre force de persuasion n'est pas la même que si on travaillait un an à l'avance. On commence à la mi-octobre et tout va très vite. J'appelle les compagnies et je leur dis : Je veux des bols, des chaussettes, vite ! Non, je ne veux pas remplir de formulaire ! Non, je n'envoie pas un fax ! Ça doit se faire là, maintenant, tout de suite... Faut se mettre dans le même état d'esprit que s'il s'agissait d'un vrai camp de réfugiés. »

Et ça marche... Ce qui fait dire à cette fille décidément pas reposante que « si on se disait tous, collectivement : bon, il y a un problème là et on le règle, ça marcherait ! Notre événement est un affront à l'inertie. »

Les spectacles aussi se font dans le même esprit d'urgence, de proximité. « Les Loco Locass vont donner leur *show* sur une petite scène de deux pieds de haut. Ils vont être là, devant nous, on va pouvoir toucher leur âme... Et après leur *show*, ils ne vont pas aller se cacher en coulisses, ils vont parler aux gens, prendre une bouchée... Il n'y a pas deux catégories d'être humains, nous sommes tous sur le même pied d'égalité. Et puis, on ne sait jamais. Un jour, peut-être qu'un de ces artistes deviendra un sans-abri ou qu'un de ces itinérants deviendra une grande vedette... »

### Décor urbain

Le choix de la place Émilie-Gamelin n'est évidemment pas un hasard. *État d'urgence* ne pourrait pas voir lieu dans un champ à la campagne ou



PHOTO ARMAND TROTTIER, LA PRESSE

Annie Roy et Pierre Allard, les deux artistes à l'origine de l'ATSA : « Le camp de réfugiés, c'est une occasion de montrer qu'on peut encore avoir des rapports humains à l'échelle normale à Montréal... »

dans un stationnement de centre commercial, en banlieue. « On s'installe là parce que c'est une grande place, en plein coeur du centre-ville, dans un lieu où il y a des magasins, où les gens consomment, on veut créer un *clash*. »

À environ 20 jours de Noël, on accrochera donc des sacs de plastique dans les arbres qui ceinturent la place Émilie-Gamelin, question de rappeler nos excès à l'approche des Fêtes.

Ce ne sera pas le seul message à décoder sur les lieux. Après tout, les organisateurs sont aussi des artistes. Il y aura donc des caméras de surveillance disséminées un peu partout, question de « réfléchir à l'invasion de la technologie et de nos gouvernements dans notre vie privée, précise Annie Roy. Et afin de critiquer le succès inquiétant de la télé-réalité. »

Le mot d'ordre : pas de pitié ni de misérabilisme.